

## **Le Conte des deux frères (1er partie)**

lundi 26 mars 2012

**Le manuscrit de ce conte, acheté en Italie par madame Élisabeth d'Orbiney, fut vendu par elle au British Museum en 1857 et bientôt après reproduit par Samuel Birch, dans les *Select Papyri*, t. II, pl. IX-XIX (1860), in-folio. Une édition cursive de ce fac-similé couvre les pages 22-40 de l'*Ægyptische Chrestomathie* de M. Leo Reinisch, Vienne, 1875, petit in-folio, et une copie très soignée en a été donnée par G. Möller, *Hieratische Lesestücke*, Leipzig, 1910, petit in-folio, t. II, p. 1-20. F. Ll. Griffith a revu soigneusement le texte sur l'original ; il a publié sa collation sous le titre de *Notes on the Text of the d'Orbiney Papyrus*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, 1888-1889, p. 161-172 et 414-416. Le texte a été traduit et analysé pour la première fois par : E. de Rougé, *Notice sur un manuscrit égyptien en écriture hiératique, écrit sous le règne de Merienptah, fils du grand Ramsès, vers le XVe siècle avant l'ère chrétienne*, dans l'*Athénæum Français*, numéro du samedi 30 octobre 1852, p. 280-284 (tirage à part chez Thunot, 1852, in-12o, 24 pp.), et dans la *Revue archéologique*, 1re série, t. VIII, p. 30 sqq. (tirage à part chez Leleu, 1852, in-8°, 15 pp. et 1 pl.) ; ce mémoire a été republié dans les *Cœuvres Diverses*, t. II, p. 303-319. Depuis lors des analyses et des transcriptions et traductions nombreuses en plusieurs langues ont été données par : C.-W. Goodwin, *Hieratic Papyri*, dans les *Cambridge Essays*, 1858, p. 232-239. Mannhardt, *das älteste Märchen*, dans la *Zeitschrift für Deutsche Mythologie und Sittenkunde*, 1859. Birch, *Select Papyri*, part. II, London, 1860, Text, p. 7-9. Lepage-Renouf, *On the Decyphering and Interpretation of dead Languages*, London, 1863, in-8° ; reproduit dans *The Life-Work of Sir Peter Lepage-Renouf*, 1re série, t. I, p. 116-133. Chabas, *Étude analytique d'un texte difficile*, dans les *Mélanges Égyptologiques*, 2e série, 1864, p. 182-230. Brugsch, *Aus dem Orient*, 1864, p. 7 sqq. Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, in-8°, 1re éd., 1868, p. 311-316. Vladimir Stasow, *Drewnijsaja powest w miré « Roman dwuch bratjew » Le plus ancien conte du Monde, le Roman des deux Frères* dans la *Revue Westnik Jewropi (les Messagers d'Europe)*, 1868, t. V, p. 702-732. Maspero, *Le Conte des deux Frères* dans la *Revue des Cours littéraires*, 1871, numéro du 28 février, p. 780 sqq. Lepage-Renouf, *The Tale of the Two Brothers*, dans les *Records of the Past*, 1re série, t. II, p. 137-152 ; cf. ses *Parallels in Folklore*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, t. XI, p. 177-189, reproduits dans *The Life-Work*, t. III, p. 311-327. Maspero, *Conte des deux Frères*, dans la *Revue archéologique*, 2e série, XIXe année (mars 1878). Tirage à part, chez Didier, Paris, in-8°, 16 p. ; reproduit dans les *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 43-66. Chabas, *le Conte des deux Frères*, dans le *Choix de textes égyptiens*, publié après sa mort par M. de Horrack, Paris, 1883, in-8°, p. 5 sqq., reproduit dans les *Cœuvres diverses*, t. V, p. 424-435. E.-M. Coemans, *Manuel de la langue égyptienne*, 1887, t. I, p. 95-120. W.-N. Groff, *Étude sur le Papyrus d'Orbiney*, Paris, Leroux, 1888, in-4°, 84-III p., et *Quelques Observations sur mon Étude sur le Papyrus d'Orbiney*, Leroux, 1889, in-4°, VIII p. Ch.-E. Moldenke, *The Tale of the two Brothers. A fairy tale of ancient Egypt, being the d'Orbiney Papyrus in hieratic character in the British Museum ; to which is added the hieroglyphic transcription, a glossary, critical notes, etc.* New-York, 1888-1893, in-8°. E.-W. Budge, *Egyptian Reading Book*, 1re édit. Londres, Nutt, 1888, in-8°, p. XI et 1-25 ; ne contient que la transcription du texte en hiéroglyphes. W. Flinders Petrie, *Egyptian Tales*, 1895, t. II, p. 36-86. Ch.-E. Moldenke, *The Oldest Fairy Tale***

**translated from the Papyrus d'Orbiney, with Notes, dans les Transactions of the Meriden Scientific Association, Meriden, 1895, in-8°, t. VII, p. 33-81. Karl Piehl, En gamla Saga dans Bilder fran Egypten, 1896, in-8°. F. Ll. Griffith, Egyptian Literature dans Specimen Pages of the World's best Literature, New-York, 1898, in-8°, p. 5253-5262. D. A. Speransky, Iz literatury Dpewnjago Jegypta, Wipuski : Razskaz o dwuch bratjach (Le Conte des deux Frères), Saint-Pétersbourg, 1906, in-8°, 264 p. Leipzig, 1906, petit in-8°, p. 58-77. Le manuscrit renferme dix-neuf pages de dix lignes, les cinq premières assez mutilées. Quelques lacunes ont été remplies par l'un des possesseurs modernes ; elles ont été signalées sur le fac-similé. Le livre portait, à deux reprises, le nom de son propriétaire antique, Sétoui Mainephtah, qui régna plus tard sous le nom de Sétoui II. Au verso de l'un des feuillets, un contemporain, peut-être Sétoui lui-même, a tracé le memorandum suivant (cfr. W. Spiegelberg, Rechnungen, p. 41, n. 8) Grands pains 17 Pains de seconde qualité 50 Pains de temple 68 Le manuscrit sort de l'officine du scribe Ennana, à laquelle nous devons plusieurs autres éditions d'ouvrages classiques, entre autres le Papyrus Anastasi IV, et qui était en pleine activité sous les règnes de Ramsès II, de Ménéphthah, et de Sétoui II ; il a plus de trois mille ans d'existence.**

Il y avait une fois deux frères d'une seule mère et d'un seul père : Anoupouétait le nom du grand, tandis que Baïti était le nom du cadet. Or Anoupou, lui, avait maison, avait femme, mais son frère cadet était avec lui ce qu'il en est d'un cadet. C'était lui qui fabriquait les étoffes, tout en allant derrière ses bestiaux aux champs, c'était lui qui faisait les labours, c'était lui qui battait le grain, lui qui exécutait tous les travaux des champs ; car ce petit frère était un ouvrier excellent, et il n'y avait point son pareil dans la Terre-Entière, mais le germe de tout dieu était en lui. Et après beaucoup de jours ensuite de cela, lorsque le frère cadet était derrière ses vaches, selon sa coutume de tous les jours, il venait à sa maison, chaque soir, chargé de toutes les herbes des champs, ainsi qu'on fait quand on revient des champs ; il les déposait devant son grand frère, qui était assis avec sa femme, il buvait, il mangeait, il dormait dans son étable, avec ses vaches, chaque jour. Et quand la terre s'éclairait et qu'un second jour était, dès que les pains étaient cuits, il les mettait devant son grand frère, et celui-ci lui donnait des pains pour les champs. Il poussait ses vaches pour les faire manger aux champs, et tandis qu'il allait derrière ses vaches, elles lui disaient : « Elle est bonne l'herbe, en tel endroit » ; or, lui, il écoutait tout ce qu'elles disaient, il les menait au bon herbage qu'elles souhaitaient. Elles donc, les vaches qui étaient avec lui, elles devenaient belles, beaucoup, beaucoup, elles multipliaient leurs naissances, beaucoup, beaucoup.

Et une fois, à la saison du labourage, son grand frère lui dit : « Prépare-nous notre attelage pour nous mettre à labourer, car la terre est sortie de l'eau et elle est bonne à labourer. Toi donc, va-t'en au champ avec les semences, car nous nous mettrons à labourer demain matin » ; ainsi lui dit-il, et son frère cadet fit toutes les choses que son grand frère lui avait dites quantes elles furent. Lorsque la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, ils allèrent aux champs avec leur attelage pour se mettre à labourer, et leur cœur fut joyeux beaucoup, beaucoup, de leur travail, et ils n'abandonnèrent pas l'ouvrage.

Et après beaucoup de jours ensuite de cela, tandis qu'ils étaient aux champs et qu'ils houaient, le grand frère dépêcha son frère cadet, disant : « Cours, apporte-nous les semences du village ! » Le frère cadet trouva la femme de son grand frère qu'on était occupé à coiffer. Il lui dit : « Debout ! donne-moi des semences, que je coure aux champs, car mon grand frère a dit en m'envoyant : Point de paresse ! » Elle lui dit : « Va, ouvre la huche, toi, emporte ce qu'il te plaira, de peur que ma coiffure ne reste inachevée ». Le gars entra dans son étable, il emporta une grande jarre, car son intention était de prendre beaucoup de grains, il la chargea de blé et d'orge et il sortit sous le faix. Elle lui dit : « Quelle est la quantité qui est sur ton épaule ? » Il lui dit : « Orge, trois mesures,

froment, deux mesures, total, cinq, voilà ce qu'il y a sur mon épaule ». Ainsi lui dit-il, mais elle, elle lui adressa la parole, disant : « Il y a grand prouesse en toi, et j'observe tes forces chaque jour ! » Et son cœur l'accointa comme on accointe un gars. Elle se leva, elle le saisit, elle lui dit : « Viens ! reposons ensemble, une heure durant ! Si tu m'accordes cela, certes, je te fais deux beaux vêtements ». Le gars devint comme un guépard du midi en rage grande, à cause des vilains propos qu'elle lui disait, et elle eut peur beaucoup, beaucoup. Il lui adressa la parole, disant : « Mais certes, tu es pour moi comme une mère ! mais ton mari est pour moi comme un père ! mais lui, qui est mon aîné, c'est lui qui me fait vivre ! Ah ! cette grande horreur que tu as dite, ne me la dis pas de nouveau ; et moi je ne la dirai à quiconque, et je ne la laisserai échapper de ma bouche pour personne ». Il chargea son faix, il s'en alla aux champs. Quand il fut arrivé auprès de son grand frère, ils se mirent à travailler de leur travail.

Et après cela, sur le moment du soir, tandis que le grand frère retournait à sa maison, et que le frère cadet était à la suite de ses bestiaux, chargé de toutes les choses des champs, et qu'il menait ses bestiaux devant lui pour les faire coucher dans leurs étables au village), comme la femme du grand frère avait peur des propos qu'elle avait dits, elle prit de la graisse, un chiffon, et elle s'accoutra comme qui a été roué de coups par un malfaiteur, afin de dire à son mari : « C'est ton frère cadet qui m'a rouée de coups ». Quand donc son mari revint au soir, selon son habitude de chaque jour, en arrivant à sa maison, il trouva sa femme gisante et dolente comme de violence ; elle ne lui versa point l'eau sur les mains selon son habitude de chaque jour, elle ne fit pas la lumière devant lui, mais sa maison était dans les ténèbres et elle gisait toute souillée. Son mari lui dit : « Qui donc a parlé avec toi ? » Voilà qu'elle lui dit : « Nul vint prendre pour toi les semences, me trouvant assise toute seule, il me dit : « Viens, toi, que nous reposions ensemble une heure durant ; revêts tes beaux vêtements ». Il me parla ainsi, et moi, je ne l'écoutai point : Mais ne suis-je pas, moi, ta mère ? car ton grand frère n'est-il pas pour toi comme un père ? » Ainsi lui dis-je. Il eut peur, il me roua de coups pour que je ne te fisse point de rapport. Si donc tu permets qu'il vive, je me tuerai ; car, vois, quand il reviendra, le soir, comme je me suis plainte de ces vilaines paroles, ce qu'il fera est évident ».

Le grand frère devint comme un guépard du midi ; il donna du fil à son couteau, il le mit dans sa main. L'aîné se tint derrière la porte de son étable, afin de tuer son frère cadet, lorsque celui-ci viendrait, au soir, pour faire entrer ses bestiaux à l'étable. Et quand le soleil se coucha, et que le frère cadet se chargea de toutes les herbes des champs, selon son habitude de chaque jour, et qu'il vint, la vache de tête, à l'entrer dans l'étable, dit à son gardien : « Voici ton grand frère qui se tient devant toi, avec son couteau, pour te tuer ; sauve-toi devant lui ! » Quand il eut entendu ce que disait sa vache de tête, la seconde, entrant, lui parla de même ; il regarda par-dessous la porte de son étable, il aperçut les pieds de son grand frère qui se tenait derrière la porte, son couteau à la main, il posa son faix à terre, il se mit à courir de toutes ses jambes, et son grand frère partit à la poursuite avec son couteau. Le frère cadet cria vers Phrâ-Harmakhis, disant : « Mon bon maître, c'est toi qui juges l'inique du juste ! » Et Phrâ entendit toutes ces plaintes, et Phrâ fit paraître une eau immense entre lui et son grand frère, et elle était pleine de crocodiles, et l'un d'eux se trouva d'un côté, l'autre de l'autre, et le grand frère par deux fois lança sa main pour le frapper, mais il ne le tua pas ; voilà ce qu'il fit. Son frère cadet le héla sur la rive, disant : « Reste là jusqu'à ce que la terre blanchisse. Quand le disque du soleil se lèvera, je plaiderai avec toi devant lui, afin que je rétablisse la vérité, car je ne serai plus avec toi jamais, je ne serai plus dans les lieux où tu seras : j'irai au Val de l'Acacia ! »

Quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Phrâ-Harmakhis s'étant levé, chacun d'eux aperçut l'autre. Le gars adressa la parole à son grand frère, lui disant « Pourquoi viens-tu derrière moi afin de me tuer en fraude, sans avoir entendu ce que ma bouche avait à dire ? Mais moi, je suis réellement ton frère cadet ! Mais toi, tu m'es comme un père ! Mais ta femme m'est comme une

mère, n'est-il pas vrai ? Or, quand tu m'eus envoyé pour nous apporter des semences, ta femme m'a dit « Viens, passons une heure, couchons-nous », et voici, cela a été perverti pour toi en autre chose ». Il lui fit donc connaître tout ce qui s'était passé entre lui et la femme. Il jura par Phrâ-Harmakhis, disant : « Toi, venir derrière moi pour me tuer en fraude, ton poignard à la main, en trahison, quelle infamie ! » Il prit une serpe à couper les roseaux, il se trancha le membre, il le jeta à l'eau où le silure trembleur le dévora, il s'affaissa, il s'évanouit. Le grand frère en maudit son cœur beaucoup, beaucoup, et il resta là à pleurer sur lui ; il s'élança, mais il ne put passer sur la rive où était son frère cadet, à cause des crocodiles. Son frère cadet le héla, disant : « Ainsi, tandis que tu te figurais une action mauvaise, tu ne t'es pas figuré une seule des actions bonnes ou même une seule des choses que j'ai faites pour toi ! Ah ! va-t'en à ta maison, soigne toi-même tes bestiaux, car je ne demeurerai plus à l'endroit où tu es, j'irai au Val de l'Acacia. Or, voici ce que tu feras pour moi, quand tu seras retourné à tes affaires ; car, apprends-le, des choses vont m'arriver. J'arracherai mon cœur par magie afin de le placer sur le sommet de la fleur de l'Acacia ; et, lorsqu'on coupera l'Acacia et que mon cœur sera tombé à terre, tu viendras le chercher. Quand tu passerais sept années à le chercher, ne te rebute pas, mais, une fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche ; certes je vivrai de nouveau, je rendrai le mal qu'on m'aura fait. Or, tu sauras qu'il m'arrive quelque chose, lorsqu'on te mettra une cruche de bière dans la main et qu'elle jettera de l'écume ; on t'en donnera une autre de vin et elle se troublera. Ne demeure pas en vérité, après que cela te sera arrivé ». Il s'en alla au Val de l'Acacia, et son grand frère retourna à sa maison, la main sur sa tête, barbouillé de poussière. Lorsqu'il fut arrivé à sa maison, il tua sa femme, il la jeta aux chiens, et il demeura en deuil de son frère cadet.

---

**P.-S.**

[Suite](#)